

Taller revue mensuelle d'octavio Paz 1er janvier 1940

VALLEJO ENTRE EL CLAMOR Y EL SILENCIO

Juan Rejano

Ces derniers poèmes de César Vallejo, recueillis sous un titre, sous un écho de révolte chrétienne, ne se définissent — je veux dire comprendre — que par leur accent antérieur. Il faut sortir, s'échapper de ce qu'ils émettent maintenant, se libérer de la contagion de la passion, pour retrouver le point de leur nature - la gorge vraie et virginale qui l'a lancée en la créant.

La voix poétique de Vallejo se divise en deux zones : celle de la clameur et celle du silence. Ou dit avec des références géographiques : le Pérou et Paris. Une voix de clameur - de clameur profonde, sans rugissements - était celle de "Los heraldos negros" et celle de "Trilce". Alors le poète est sorti de la terre elle-même, avec des yeux comme deux lunes antiques récemment levées, nourris par la tradition et ouverts à l'espoir. Le poète exprimait alors, peut-être sans le savoir, le battement de cœur de tout un monde, dont le sang dort dans le plus triste souvenir et ne s'éveille d'ordinaire que comme celui d'un enfant, tumultueux de présages. C'était ton instrument poétique, dans l'âme et le corps, d'une carrière humaine qui ne sait pas à quel point son fruit est fait de pierre, ou est un esprit transplanté, incrusté dans la pierre comme il s'y est résigné dans les intempéries du temps. Un critique de son temps disait : « De ce semeur commence une nouvelle ère de liberté, d'autonomie poétique, de l'articulation verbale vernaculaire. » C'est que sa voix s'élevait pour pleurer des larmes enchaînées et était, par conséquent, la liberté elle-même, la liberté dans ses dimensions les plus intimes, car ce que le poète exprimait à travers sa blessure apportait de multiples aspirations perdues dans le passé et pourtant récentes :

Il y a des coups dans la vie, si rudes. . . Je ne sais !

Des coups comme la haine de Dieu ; comme si avec eux,

le ressac de toutes les souffrances

s'enlisait dans l'âme... Je ne sais !

Mais cette ignorance presque désespérée du poète était déjà bouillonnante d'instinct poétique ; C'était un écho clair né dans les montagnes de la douleur, pour recueillir, pour être, à nouveau un son original par le nom. José Carlos Mariátegui, qui a su distinguer, comme peu d'autres en Amérique, la qualité de chaque ton et nuance, a dit en entendant cette voix : « Vallejo est le poète d'une lignée, d'une race. Dans Vallejo, on rencontre pour la première fois dans notre littérature, le sentiment indigène exprimé virginalement. » Et puis : « Le sentiment indigène a sa propre modulation dans ses vers. Son chant lui appartient entièrement. Vallejo est un créateur absolu ». Poète d'une lignée et d'une race. C'est-à-dire : premier accent — par la grâce du miracle — s'enflammant et brûlant de singularité lorsqu'il est projeté dans l'âme universelle.

Mais un jour, Vallejo a abandonné les Andes, son propre paysage, son propre giron, et a sauté vers l'Europe, vers la vieille Europe dont les dernières cicatrices ne s'étaient pas encore refermées. A Paris, le poète n'a trouvé d'autre chambre que le silence. Et en elle il alla y résider, comme des ombres dans la nuit, avec une volonté inanimée de silence. Qui a attaché le bâillon à cette voix que les vents avaient connue ? Juan Larea, en prologue de ces poèmes, nous informe : "Envoyé extraordinaire d'un monde et d'une race étranges, il est

venu ici (à Paris), momentanément, pour combler sa capacité excessive de douleur, pour se rendre compte à quel point l'Occidental peut se sentir matériellement et moralement malheureux ; il est venu ici confronter sa somme aux températures humaines à la sénilité intempestive de cette civilisation dont les petites ondes se réduisent à lécher les pieds de la tristesse ; il est venu, avant tout, dresser un bilan de comment pour lui et pour sa personnalité signifiait le fait qu'il n'y avait pas de place dans l'invitation". Le témoignage de Larrea parle par la bouche de l'expérience, de l'amitié qui l'unissait au poète. Mais la question qui se pose dans ce cas ne prend pas ce chemin. Il mène à celui-ci : Pourquoi Vallejo s'est-il tu, pourquoi le silence a-t-il dominé le poète qui avait un message illimité combiné avec l'âge triste de son peuple ?

Et le silence de Vallejo vient nous répondre. César Vallejo, instrument poétique d'une race à la racine sensible de son propre indigénisme, avait le cœur arrêté de nostalgie ; non pas la nostalgie de sa terre, mais dans celle de ses braises intérieures qui lui piquaient son sang comme un fils rêvé qui a modelé le ventre des autres. Un écrivain américain, Valcárcel, a dit un jour que la tristesse de l'Indien n'est rien d'autre que de la nostalgie. L'Indien qui abritait la tristesse de César Vallejo a chaviré dans la mémoire lorsqu'il s'est heurté à l'Europe, à Paris ; mais il n'est pas allé au fond. Plutôt il est monté, par les lumières d'une nouvelle aube, à une foi active. Sa religiosité, et non son prophétisme, son monde souterrain mystique, qui existait en lui comme dans le rêve de son peuple et de ses pierres, l'a conduit à l'espoir plein : l'a conduit à la révolution. Et le poète se taisait, mais déjà son corps et son esprit dépassaient les limites réduites de la misère morale qui l'entourait.

C'est l'Espagne, ses plaies ouvertes dues à la trahison, sa défense et sa lutte pour la justice et la vérité, qui ont opéré le miracle. Entre la clameur d'il y a vingt ans et le silence des derniers jours, l'Espagne fut pour le poète la résurrection du cantique, qui ne pouvait plus être que, définitivement, douleur brûlante. Et ces quinze poèmes sont nés d'un coup, d'un seul cri. L'agression contre l'Espagne raviva chez le poète le feu des Espagnols, comme entretenu par les entrailles de la langue et purifié par l'analogie de la souffrance. Rien ne devait le séparer du bord du sang ; rien ne pouvait désormais obscurcir sa voix, car, comme l'a averti Thomas Mann, « comment le poète pourrait-il s'échapper, alors que sa nature et son destin l'ont placé au rang le plus exposé de l'humanité ? » L'humanité a ouvert les yeux en Espagne, a résisté avec émotion à la mort, et Vallejo, "grand subjectif" qui s'est pourtant toujours comporté, selon les mots d'un de ses contemporains, "en interprète de l'univers, de l'humanité", sans se souvenir dans sa poésie « la plainte égocentrique du romantisme » y allait droit. En plein cœur de l'Espagne entourée de mensonges et de cruauté :

*Prolétaire qui meurs d'univers, en quelle frénétique harmonie
finira ta grandeur, ta misère, ton remous brutal,
ta violence méthodique, ton chaos théorique et pratique, ton désir
dantesque, espagnolissime, d'aimer ton ennemi même par trahison!
Libérateur garrotté de chaînes,
sans ton effort l'étendue aujourd'hui n'aurait pas de prises,
les clous erreraient acéphales,
le jour ancien, lent, empourpré,
nos crânes aimés, sans sépulture!
Paysan tombé pour l'homme avec ton vert feuillage,*

*avec l'inflexion sociale de ton auriculaire,
avec ton bœuf qui reste là, avec ta physique,
et aussi avec ta parole attachée à un pieu,
et ton ciel affermé
et avec l'argile insérée dans ta fatigue
et celle qui était sous ton ongle, en chemin !
Constructeurs
agricoles, civils et guerriers,
de l'active, fourmillante éternité : il était écrit
que vous feriez la lumière, en fermant à demi
vos yeux avec la mort ;
qu'à la chute cruelle de vos bouches,
viendra sur sept plateaux l'abondance, tout
dans le monde sera d'or soudain
et l'or,
fabuleux mendiants de votre propre sécrétion de sang,
et l'or même sera alors de l'or!*

Vallejo, avec son drapeau invisible sur la poitrine, a pénétré au cœur du drame espagnol. C'est son drame aussi, lui qui ne se cache pas du grand bûcher. C'est pourquoi il puise l'espoir au fond de la lutte, pas le découragement. Son pessimisme racial - son fatalisme racial - fond désespérément, passionnément, alors qu'il s'unit à l'Espagne. "Il était écrit - que tu ferais la lumière en fermant - tes yeux avec la mort." La victime ne sera pas possible, ni la bête ne pourra coexister, et le poète se sent ainsi vaincu, et le méprise, physiquement, comme un vent corporel noir qui n'a plus de bras ni de chemins :

*Appelez-la! Elle marche exactement comme un homme, parmi les fauves,
elle s'appuie de ce bras qui embrasse nos pieds quand nous dormons sur les parapets et elle
s'arrête aux portes élastiques du songe.*

*Elle a crié! Crié! Elle a poussé son cri inné, sensoriel!
Elle crierait de honte, si elle voyait comme elle est tombée parmi les plantes,
si elle voyait comme elle s'éloigne des bêtes,
si elle entendait comme nous disons : C'est la mort!
En blessant nos plus hauts intérêts!*

.... "L'image espagnole de la mort" est le titre de ce poème de Vallejo, et dans cette hispanité, dans ce stoïcisme délirant, il contient sa propre frénésie, la frénésie dont parle Jean Cassou lorsqu'il dit de ses vers : "Il est une poésie hétéroclite et frénétique, d'une douceur soudaine où transparaît toute l'adorable mélancolie de l'âme indienne ». Mais ce n'est pas avec cette mélancolie que Vallejo s'est approché de l'Espagne à l'heure de l'épreuve : il s'est approché comme dans une soudaine lueur d'angoisse. Je ne ressens pas un fort penchant poétique pour ces derniers vers de Vallejo. Je pense qu'il y a de profondes tranchées entre eux, le divisant et lui donnant une rugosité grossière. Mais j'avoue qu'ils gonflent dans les mains, les brûlent et les font se tortiller douloureusement.

L'Espagne l'a appelé et l'Espagne — aux flancs saignants — l'a fait renaître à sa mission essentielle. Et, d'Espagne, les hommes avec le doigt, nuit et jour, posé sur son destin, pour lui tirer dessus en trahison ; les hommes qui ont cherché l'homme à travers leur propre sang illimité :

*Extremeño, dejásteme
verte desde este lobo, padecer,
pelear por todos y pelear
para que el individuo sea un hombre,
para que los señores sean hombres,
para que todo el mundo sea un hombre, y para
que hasta los animales sean hombres.*

C'est-à-dire : pour que la justice ne soit pas un concept vide de sens et qu'il y ait un ciel serein sur tous les fronts. Pour que le travail n'ait pas à donner plus de héros à la guerre et que les enfants les plus tendres ne meurent pas :

*Ils l'ont tué, obligeant à mourir
Pedro, Rojas, l'ouvrier, l'homme, celui
qui naquit tout petiot, regardant le ciel,
et qui ensuite grandit, devint rouge
et lutta avec ses cellules, ses nons, ses encores, ses faims, ses morceaux.
Ils l'ont tué doucement
parmi les cheveux de sa femme, Juana Vasquez,
à l'heure du feu, en l'an du coup de fusil
et quand il était déjà près de tout.*

*Pedro Rojas, ainsi, une fois mort,
s'est levé, a baisé son catafalque ensanglanté,
a pleuré sur l'Espagne
et a de nouveau écrit avec son doigt dans l'air :
« Vivent les compagnons! Pedro Rojas ».
Son cadavre était empli de monde.*

Le cadavre et l'homme. Pedro Rojas était plein de monde. C'était plein d'univers. Il était plein d'Espagne, comme Vallejo. Et l'Espagne, était pleine de volonté d'exister. Ainsi étaient les villes, les pierres carbonisées par la haine étrangère, les entrailles desquelles Vallejo élevait sa voix : Malaga, Guernica, Madrid, Bilbao. Espagne, ôte-moi cette coupe. Au milieu de l'espérance, il y avait aussi le terrible présage :

*Si cae—digo, es un decir—si cae
España, de la tierra para abajo,
niños, icómo vais a cesar de crecer!*

Mais ils ne s'arrêteront pas. Abandonnée, liée à sa colonne, l'Espagne trouva en Vallejo un interprète proche de son agonie, une voix poétique dans un corps brûlé si humain, qu'elle ne pouvait vivre que pour le grand combat, c'est-à-dire que pour mourir il ne lui manquait que la lumière lointaine du nouveau jour. Vallejo ne l'a pas vu, l'Espagne ne l'a pas encore

vu ; mais ces quinze poèmes, face à la vérité en lutte, la vérité espagnole ineffaçable, portent en eux, comme la terre désormais enchaînée, un germe qui ne se dessèche jamais. Un grand poète espagnol, Antonio Machado, mort avec son peuple en exil, au loin de l'Espagne, à laquelle il était uni jusqu'au dernier jour, a dit : « Le poète professe, plus ou moins consciemment, une métaphysique existentialiste, dans la quelle le temps atteint une valeur absolue. L'agitation, l'angoisse, les peurs, la résignation, l'espoir, l'impatience que chante le poète, sont des signes du temps, et en même temps, des révélations de l'être dans la conscience humaine". Dans notre conscience et à notre époque , qui continuent d'être, même après sa mort, le temps et la conscience de César Vallejo en vertu de cette poésie mêlée de sang, font que l'existence de l'Espagne est une valeur permanente, encore plus permanente comme devise de lutte, d'une lutte qui va uni, uni à la vie ou à la mort, comme dans les poèmes de Vallejo, au sens moral —universel— de l'homme. JUAN REJANO